

Je veux du miel

Hélène Pedneault

Number 75, Winter 1998

Contes urbains 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13747ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pedneault, H. (1998). Je veux du miel. *Moebius*, (75), 11–14.

HÉLÈNE PEDNEAULT

Je veux du miel

«Du miel, s'il vous plaît. Je veux du miel.»

Elle était là, au coin de la rue, immobile. Décembre était dur. Le mercure ne montait plus dans les thermomètres. Il ventait, il poudrait, elle était là. La rue était vide. Il n'y avait pas de métro à proximité, pas de commerce, pas de foule, rien. Que de rares passants pressés dans un quartier sans parcomètres.

Son manteau mince était grand ouvert; elle n'avait pas de bottes. Elle avait les pieds nus dans ses sandales. Elle n'avait pas l'air d'avoir froid. On aurait pu croire que la neige était du sable, que la rue était une plage, que la ville était l'océan. La jeune femme était à marée basse, ses yeux calmes et fixes, sa main gauche tendue, sans gant. Elle n'avait vraiment pas l'air d'avoir froid. Elle était une icône que le hasard du vent avait plantée debout, au coin d'une rue. Chaque fois que quelqu'un passait, elle disait: «S'il vous plaît, je veux du miel. Du miel, s'il vous plaît.» Elle souriait.

Une femme et sa fille accélérèrent en passant devant elle. La mère prit le coude de sa fille pour ne pas qu'elle s'envole. «Tu vois ce que ça fait, la drogue? Ça rend fou. Elle demande du miel en plein hiver, avec rien sur le dos. Si jamais tu touches à ça, je te tue. Je te préviens...» dit la mère. L'adolescente continuait de regarder l'icône par-dessus son épaule, le regard en exil, le coude en prison. «J'aime mieux avoir une fille morte qu'une fille folle», ajouta la mère. Ce fut tout. Elles tournèrent à gauche au coin de la rue vide. Elles étaient passées.

Ensuite vint un homme avec un blouson de daim à col de fourrure. Elle parlait comme un disque rayé. «Du miel, s'il vous plaît.» L'homme s'arrêta, sortit les mains de ses poches, fit un pas vers elle, hésita, refit un pas. Son

sourire avait beaucoup de dents, ses mains avaient beaucoup de doigts. «Tu veux du miel? C'est bon du miel, tu as raison. J'ai deux beaux sacs pleins de miel dans mon pantalon. Du beau miel bien crémeux, tout blanc. En veux-tu?» Tout en parlant, il baissait lentement la fermeture éclair de son blouson, pour bien montrer sa réserve de miel, et ondulait du bassin. Il était ridicule, mais il ne le savait pas. C'était un réel croyant. La jeune femme ne recula pas, elle ne fit pas mine de fuir. Elle ne perdit pas sa douceur. Et son sourire s'accrut légèrement, me sembla-t-il, quand elle lui répondit poliment: «Vous faites erreur, monsieur. C'est du miel que je veux, pas du sperme.» L'homme reçut le mot comme une gifle. Elle trichait. De quel droit nommait-elle les choses aussi précisément? Mais il insista. «Du beau miel bien épais, bien onctueux. Viens pas me dire que ça te tente pas!» Il était vulgaire. Son blouson valait une fortune. Il devait avoir de l'argent. Il avait des placements peut-être. Des actions en Bourse certainement. L'argent donne exactement ce genre de vulgarité à certains. La jeune femme et son sourire tranquille ne bronchèrent pas. «Je vous remercie, mais ce n'est pas de ça que j'ai besoin. Je veux du miel. Je suis en manque de miel. Je ne sais même pas si je vais passer la journée. Si vous avez du sperme à donner, il y a une banque pas très loin d'ici. Vous pouvez aller le déposer là s'il vous pèse. Ils vont même vous l'acheter, vous avez l'air en bonne santé.» Curieusement, l'homme prit peur. Il aurait pu insister encore, forcer la jeune femme, la frapper. Au lieu de ça, il recula brusquement comme si une force invisible l'avait bousculé. «T'es complètement craquée, ma pauvre fille. J'te baiserais pas pour tout l'or du monde.» Et il s'enfuit en courant comme si elle était infectée par le virus d'Ebola et pissait le sang par les yeux.

Il s'est sauvé parce qu'elle n'a pas eu peur de lui. C'était la première fois que je voyais ça en vrai.

La jeune femme avait toujours sa main tendue. Si on regardait vite, sans prendre garde, on voyait une statue. «Du miel, s'il vous plaît. Je veux du miel.» Invariablement la même phrase. Elle était obstinée comme une mauvaise herbe. Probablement très vivante.

Une femme seule s'approcha d'elle, un long manteau noir, des cheveux flous sur sa tête nue, les mains dans ses poches. Ses bottes de cuir fin reflétaient la lumière des réverbères qui venaient de s'allumer. Il devait être quatre heures. Elle avait l'air absolument seule. Je ne sais pas si vous comprenez ce que je veux dire. Il y a certains êtres qui suintent la solitude comme une aura. Chez eux, la solitude est une lumière. Cette femme qui s'approchait était de cette race. «Vous voulez du miel... dit-elle. C'est votre désir?» La jeune femme la reçut comme elle aurait reçu l'espoir en personne. «Oui, c'est mon désir. Je veux du miel. Je veux de la douceur. Il n'y en a pas assez. Je suis en manque.» La femme en noir la regarda avec délicatesse. «Que voulez-vous d'autre?» Elle parlait si bas que je dus m'approcher de quelques pas pour saisir la suite. «Avez-vous un autre désir?» La jeune femme la regardait dans les yeux. «Oui, je veux mon amour. Je veux que mon amour revienne. Je ne comprends pas qu'il ne soit pas là, à mes côtés, quand j'ouvre les yeux, le matin. Je ne comprends pas que ma main ne trouve pas le creux de son épaule nue, que ma langue ne trouve pas sa langue, que mes mains ne trouvent pas son ventre, que mes oreilles ne trouvent pas sa voix. Je ne comprends pas. Ce n'est pas normal C'est mon microclimat, vous comprenez?» La femme en noir sourit. Elle comprenait. «Voulez-vous autre chose?» dit-elle. Sans aucune hésitation, la jeune femme ajouta quelques phrases déjà réfléchies, de mémoire: «Oui, je veux un destin. Vous comprenez, c'est le même désir. Comme des poupées russes: le miel et la douceur sont dans mon amour, et mon amour est dans mon destin. Et après, nous serons ensemble dans le monde. C'est tout.» La femme en noir éclata de rire. «Oui, c'est simple, en effet. Alors, si je te donne un destin, il devra contenir du miel et ton amour?» La jeune femme éclata de rire à son tour. Parler de son désir la rendait heureuse. Elle semblait douée pour le bonheur. «Oui, du miel et mon amour. Êtes-vous une fée?» La femme en noir cessa de rire un instant. Elle avait besoin de toute sa bouche pour répondre. «Oui, je suis une fée.» Et la jeune femme eut alors cette phrase étonnante. «Alors, faites votre travail.»

La femme en noir, pensive, regardait avec bienveillance la jeune femme, qui ajouta «s'il vous plaît» dans un souffle. La femme en noir lui prit la main sans rien dire et la regarda longuement dans les yeux. Il était cinq heures quand elle parla à nouveau: «Tu peux rentrer chez toi maintenant. Ton amour viendra t'y retrouver bientôt, avec tout le miel dont tu as besoin. Tu auras le destin que tu veux. Bonne vie, petite.» La jeune femme faillit pleurer mais elle dit simplement «merci» et partit en courant. Au bout de la rue, elle s'arrêta brusquement et se retourna: «Joyeux Noël!» Puis elle disparut dans la nuit.

Il y eut un coup de vent un peu plus fort que les autres. La poudrière cacha un instant le bout de trottoir où une icône quêtait du miel quelques secondes auparavant. Quand je me retournai, la femme en noir avait disparu.

Je restai là pendant un moment. Probablement jusqu'au lendemain matin. Un soleil blanc cru de décembre avait remplacé la clarté des réverbères. Il avait cessé de poudrer. Les thermomètres avaient perdu encore quelques lignes de mercure.

Je fus témoin de cette scène étrange alors que je venais d'avoir un accident, à quelques rues de là. Un camion fou... Tous mes cadeaux de Noël étaient éventrés dans la rue. J'étais perdue, je ne savais pas trop où aller. J'étais morte et je ne le savais pas encore.

Je vous jure sur mon âme que tout ce que je viens de vous raconter est vrai. Les vivants mentent. Mais les morts, eux, vous pouvez les croire...